



HAL
open science

La géographie légendaire d'un " camp royal " éthiopien du XVe siècle. Histoire d'une construction mémorielle

Marie-Laure Derat

► **To cite this version:**

Marie-Laure Derat. La géographie légendaire d'un " camp royal " éthiopien du XVe siècle. Histoire d'une construction mémorielle. *Afriques. Débats, méthodes et terrains d'histoire*, 2010. halshs-02545845

HAL Id: halshs-02545845

<https://shs.hal.science/halshs-02545845v1>

Submitted on 17 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marie-Laure Derat

La géographie légendaire d'un « camp royal » éthiopien du XV^e siècle. Histoire d'une construction mémorielle

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Marie-Laure Derat, « La géographie légendaire d'un « camp royal » éthiopien du XV^e siècle. Histoire d'une construction mémorielle », *Afriques* [En ligne], 02 | 2010, mis en ligne le 02 février 2011. URL : <http://afriques.revues.org/764>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : CEMAf - UMR 8171

<http://afriques.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://afriques.revues.org/764>

Document généré automatiquement le 28 novembre 2011.

© Tous droits réservés

Marie-Laure Derat

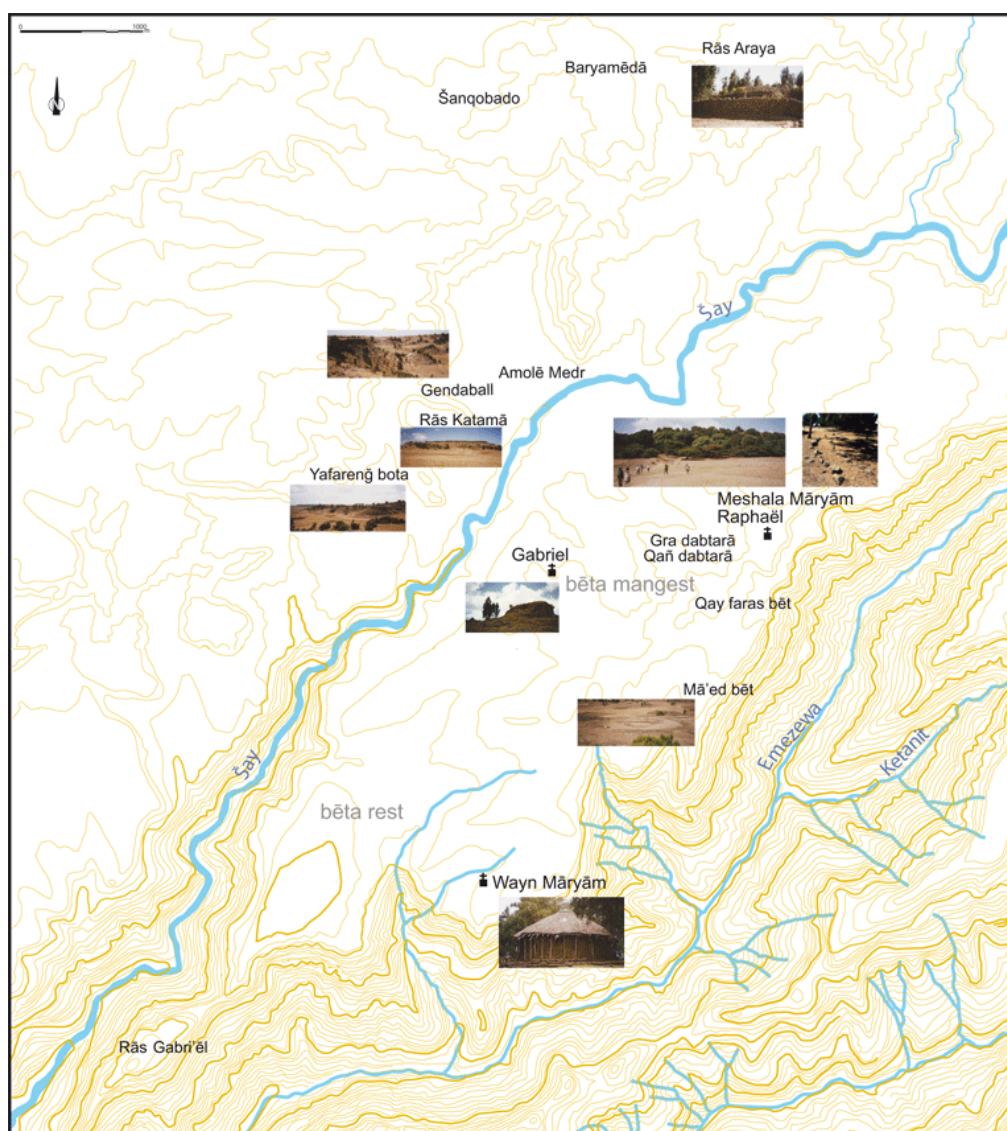
La géographie légendaire d'un « camp royal » éthiopien du XV^e siècle. Histoire d'une construction mémorielle

- 1 Au XV^e siècle, les souverains éthiopiens avaient une cour itinérante, qui, à la suite du roi, sillonnait le royaume chrétien au gré des campagnes militaires et des visites nécessaires aux lieux symboliques du pouvoir, telles les églises royales abritant les sépultures des souverains défunts. Le roi et sa cour vivaient donc sous tente, mais l'installation du camp royal semblait obéir à des règles strictes quant à la disposition des différents espaces par rapport au référent unique qu'était la tente royale¹. Toutefois, le camp royal éthiopien, son organisation, sa matérialité échappent en grande partie à l'enquête.
- 2 Des campagnes de fouilles menées dans l'une des régions centrales du pouvoir chrétien du XV^e siècle, le Šawā, dans le voisinage d'une église – Meshāla Māryām² – fondée par le roi Ba'eda Māryām (1468-1478), ont tenté d'apporter des éléments de réponse quant à l'organisation du camp royal³. Ces campagnes se sont appuyées sur l'identification de quelques vestiges d'une église royale⁴, dont la fondation est attestée dans les sources du XV^e siècle, et sur la toponymie environnant cette église et les traditions expliquant cette toponymie, qui désignaient l'installation d'un camp royal en ces lieux. Les études menées sur le site ont ainsi fait jaillir une géographie légendaire du camp royal de Ba'eda Māryām, qui se fondait sur une interprétation des vestiges et une toponymie en lien avec des espaces du camp royal. Des généalogies recueillies oralement mais aussi conservées sur des manuscrits familiaux sont venues compléter le tableau, de nombreux toponymes étant des noms de personnes intégrées à une généalogie prestigieuse, celle du roi Ba'eda Māryām, fondateur de l'église royale de Meshāla Māryām et occupant le camp royal dont le souvenir a si fortement imprégné les mémoires locales. Ces mêmes généalogies rattachent les informateurs interrogés à la lignée du roi Ba'eda Māryām, mais aussi à un certain Gērā, homme fort de la région qui au XVII^e siècle permit une reconquête chrétienne du Nord du Šawā.
- 3 Les fouilles entreprises à Meshāla Māryām entre 1998 et 2001 n'ont pas permis de résoudre définitivement la question de l'organisation du camp royal éthiopien. Les structures de pierre, présentées comme étant les vestiges d'une installation royale, sont certes les restes d'un habitat ancien, mais plus sûrement de gens du commun que d'un souverain. Le mobilier retrouvé sur le site ne donne en effet aucun élément en faveur d'une présence royale en ces lieux. Il ne reste donc que cette toponymie environnant Meshāla Māryām, dont il est nécessaire de comprendre la formation pour en mesurer sa réelle portée.
- 4 La région du Manz où se situe Meshāla Māryām connut, comme une grande partie du royaume chrétien, de profonds bouleversements au XVI^e siècle, causés par les conquêtes de l'imam d'un sultanat voisin du royaume, dont les razzias avaient notamment pour objectif d'annihiler les symboles du royaume chrétien qu'étaient les églises royales. Meshāla Māryām fut donc probablement détruite en 1531 ou peu de temps après⁵. Suite à ces guerres et à l'affaiblissement du royaume chrétien, des migrations de populations ont eu lieu et le Nord du Šawā fut occupé par de nouveaux groupes, non chrétiens, les Oromo, dont l'installation a eu notamment pour conséquence d'introduire une rupture dans les mémoires. Le Manz est considéré comme ayant été relativement épargné par l'installation de ces nouveaux migrants, si bien que la région est vue comme un bastion chrétien ayant conservé un lien avec le royaume désormais installé dans des régions beaucoup plus septentrionales⁶. C'est du Manz que serait parti, au XVII^e siècle, un mouvement de reconquête chrétien, créant une nouvelle dynastie au Šawā, dont la figure ancestrale est Nagāsē Krestos (ca. 1682-1705)⁷, dynastie qui réussit à se hisser à la tête du royaume tout entier à la fin du XIX^e siècle en la personne de Ménélik. Dans cette marche vers la conquête du royaume et sa rechristianisation, les traces d'un passé chrétien ont été

exhumées. Meshāla Māryām, l'église royale fondée par le roi Ba'eda Māryām au XV^e siècle, et l'installation d'un camp royal dans son voisinage ont alors servi de point d'ancrage d'une mémoire sommée de se souvenir de ce passé-là.

- 5 Ce jeu de mémoire s'est servi du paysage, de lignes de pierre, de quelques reliefs pour invoquer le passé et le faire revivre. L'espace autour de l'église de Meshāla Māryām, reconstruite après sa démolition, a ainsi accumulé une charge légendaire. Une géographie légendaire du camp royal s'est dessinée, celle-ci continue de dire l'espace. Cette étude vise à comprendre comment s'est constituée cette géographie et ce qu'elle révèle à la fois du passé de ce territoire et de la manière dont on dit l'espace sur les hauts plateaux éthiopiens entre le XV^e et le XXI^e siècle. Ce fil d'interprétation nous a longtemps échappé, y compris et surtout au moment des enquêtes de terrain. Sans doute parce que le flot quasiment continu d'informations balayant un large spectre ne permettait pas d'avoir le recul nécessaire pour les interpréter. Il a fallu attendre de reprendre toutes les données pour que, les croisements s'opérant, des clés d'interprétation se dessinent. Et lorsque celles-ci permettent d'apporter des hypothèses quant au passé, c'est alors que surgissent tous les défauts de l'enquête, les manques, les oublis. C'est donc en étant tout à fait consciente de ces imperfections que nous tentons cette étude sur le « camp royal » légendaire de Meshāla Māryām.

Le camp royal légendaire dans le voisinage de Meshāla Māryām



Dessin : Régis Bernard ; Marie-Laure Derat
(extrait carte Ethiopian Mapping Authority - réf : MEHAL MEDA (1039 D1 - 1992) ; MOLALE (1039 D3 - 1992).

Dessin : Régis Bernard, Marie-Laure Derat. Extrait carte Ethiopian Mapping Authority - réf : MEHAL MEDA (1039 D1 - 1992) ; MOLALE (1039 D3 - 1992).

Le territoire de Meshāla Māryām et l'oralité

- 6 Commençons par un tour d'horizon de ce territoire, en présentant à la fois l'espace et les informations orales convoquées par des points remarquables du paysage⁸, comme si, circulant dans un musée équipé d'un audioguide, nous avions à la fois la vision des objets exposés et l'explication venant contextualiser ces objets. L'image d'un espace musée est d'ailleurs assez juste et rend bien compte du fonctionnement de la mémoire en ces lieux.
- 7 Situé à environ 3 000 mètres d'altitude, le plateau sur lequel l'église royale de Meshāla Māryām a été implantée porte aujourd'hui le nom de Gērāmeder (la terre de Gērā), du nom de celui qui dans cette région incarne la reconquête chrétienne au XVII^e siècle. À l'est, le plateau est abruptement interrompu par un canyon au fond duquel, à plus de 1 000 mètres en contre-bas, coule la rivière Emezawa. Ces pentes colonisées par les acacias, les babouins géladas et quelques familles installées sur des replats appartiennent à un domaine certes en relation avec le plateau (pour la récolte du bois mort ou pour les marchés) mais considéré comme étant plus dangereux. L'étage de prestige est le plateau. Et c'est sur ce plateau, au milieu duquel coule la rivière Šāy, sans que cette rivière ait pour le moment creusé un canyon, que Meshāla Māryām et les structures au sol qui nous intéressent sont disséminées.
- 8 À moins de 500 mètres de la rupture orientale du plateau, l'église de Meshāla Māryām, portant également le nom de Rufā'ēl, est dissimulée derrière un bosquet d'arbres, genévriers et oliviers, sans doute pluricentenaires. Une légère éminence délimite l'espace sacré du lieu, où seuls les troupeaux de chèvres et moutons peuvent divaguer, mais où toute installation humaine est aujourd'hui exclue. L'église elle-même est de facture récente. Légèrement surélevée par rapport au niveau du sol, sur un gradin, elle est ronde. Ses murs sont en pisé et son toit est fait de tôle ondulée. Elle a été reconstruite récemment, en décembre 1997. D'après nos informateurs, l'église aurait été détruite au moins à deux reprises, une première fois par les armées de celui qui est surnommé Grāñ, le gaucher, l'imam du sultanat de l'Adal qui lança un *jihād* contre le royaume chrétien d'Éthiopie au début du XVI^e siècle, et une seconde fois par les occupants italiens entre 1936 et 1942⁹. Par conséquent, il ne reste que peu de chose de l'église fondée par le roi Ba'eda Māryām dans la deuxième moitié du XV^e siècle.

Le site de Meshāla Māryām



Photo : Marie-Laure Derat

- 9 Les quelques traces de l'église royale qui sont désignées par les habitants consistent en un poteau de bois carbonisé, fiché en terre à proximité de l'église, et qui serait le témoignage de l'incendie de l'ancienne fondation royale par les troupes de Grāñ ; quelques blocs de pierre sculptés, repris pour certains dans la maçonnerie de la porte d'entrée dans l'enceinte de l'église, ou conservés chez des paysans des environs. Bien que peu nombreuses, ces pierres sculptées constituent l'un des arguments pour confirmer que l'église actuelle de Meshāla Māryām est bien l'héritière de l'église royale du XV^e siècle. En effet, les pierres retrouvées à Meshāla Māryām s'apparentent à d'autres pierres sculptées retrouvées dans les ruines d'églises royales fondées aux XV^e et XVI^e siècles – Makāna Šellāsē, Martula Māryām, Day Giyorgis – et d'autres églises dont le statut royal est à préciser – Enselālē, Rēma Madhanē Ālam et Ginbi¹⁰. Francis Anfray qui, en 1978, avait commencé à rassembler les données concernant les églises

construites en pierre de taille concluait, sur la base de ce corpus, à une « unité du répertoire ornemental » de toutes ces églises¹¹. Les quelques pierres de Meshāla Māryām permettent de rattacher l'église du Manz à cet ensemble et authentifient ce site comme celui où le roi Ba'eda Māryām fonda une église au XV^e siècle.

Pierres sculptées de l'ancienne église de Meshāla Māryām



Photos Bruno Thomassin (ACI-Éthiopie)



Photo Bertrand Poissonnier (ACI-Éthiopie)

- 10 La parcelle du plateau sur laquelle est installée Meshāla Māryām, couverte de vestiges que la tradition orale relie au camp royal de Ba'eda Māryām, est dénommée *bēta mangešt*, qui signifie littéralement la « maison du royaume » en ge'ez. Par extension, cette terminologie fait peut-être référence au domaine royal. Son extension est très clairement identifiée par les informateurs : le *bēta mangešt* s'étend de l'église de Meshāla Māryām jusqu'au village de Qulbit Ambā, situé plus au sud. À partir de Qulbit Ambā et jusqu'à l'église de Wayn Māryām, le territoire porte le nom de *bēta rest*, c'est-à-dire la maison ou le domaine du *rest*, le *rest* étant un statut foncier, une terre transmise par héritage. Les habitants de la région font donc une distinction entre un domaine autour de l'église, lié au roi, et un domaine plus au sud, où les terres sont héritées au sein d'une famille par ceux qui peuvent justifier de leurs droits vis-à-vis du premier propriétaire en ligne paternelle et/ou maternelle.

Un vestige, une fonction

- 11 Aux abords immédiats de l'église de Meshāla Māryām, des traces au sol sont visibles, dessinant, par un double trait de pierres à demi enfoncées dans la terre, des structures de forme ovoïde.

Structures au sol autour de l'église de Meshāla Māryām



Photo Bruno Thomassin (ACI-Éthiopie)



Photo Bertrand Poissonnier (ACI-Éthiopie)

- 12 Toutes n'ont pas les mêmes dimensions. Les plus petites donnent lieu à des interprétations différentes selon les informateurs. Ainsi une même structure peut être désignée comme l'emplacement de l'école religieuse par les uns, et comme le lieu d'habitation des soldats en charge de la garde du camp royal par les autres. La plus grande de ces structures en revanche fait l'unanimité des informateurs : selon eux, il s'agissait de la salle de réception des invités (*māsabāsabyā adārāš*). Le lien avec le camp royal de Ba'eda Māryām est donc clairement établi par cette identification.

- 13 En s'éloignant de l'église, vers le sud, on rencontre encore deux grandes structures ovoïdes. La première est unanimement désignée comme étant les écuries royales (*qay faras bēt*), la seconde, plus loin au sud, est présentée comme étant les cuisines royales (*mā'ed bēt*).

Structure présentée comme étant les cuisines royales (*mā'ed bēt*)



Photo : Marie-Laure Derat

- 14 En poursuivant notre marche sur le plateau et en remontant vers la rivière Šāy, au nord-ouest, on rencontre d'autres sites dont les noms, selon nos informateurs, renvoient à une fonction dans le camp royal. Tout d'abord deux sites, qui semblent témoigner d'une possible symétrie dans l'organisation du camp¹². Il s'agit des espaces dénommés *qañ dabtarā* (*dabtarā* de droite) et *gra dabtarā* (*dabtarā* de gauche), en référence aux chœurs ou membres du chœur ecclésiastique qui se divisent en deux groupes, chantant l'un à droite et l'autre à gauche. La hiérarchie des dignitaires éthiopiens, telle qu'elle nous apparaît dans les textes, surtout aux plus hauts degrés, fonctionne en effet sur une symétrie droite-gauche. Cela est vrai notamment pour les reines¹³, mais aussi par exemple pour les *beht waddad*¹⁴, les deux plus grands chefs de l'armée du royaume. Cette symétrie droite-gauche eut nécessairement un impact sur l'organisation du camp royal. Par conséquent, la mention par nos informateurs d'espaces rappelant cette symétrie n'a fait que consolider l'impression qu'un camp royal avait marqué les lieux.

- 15 Toujours vers le nord, on nous désigne *Gendaball*, où séjournaient les soldats d'un *rās* (chef militaire) ; *Amolē Medr*, c'est-à-dire le lieu des barres de sel, employées comme moyen de paiement – *amolē* indiquant précisément l'unité de mesure du sel¹⁵ ; *Baryamēdā* et *Šanqobado*, qui évoquent les esclaves (désignés ici sous les ethnonymes de Barya et Šanqellā/Šanqo¹⁶) et qui seraient, toujours d'après les informations orales, pour le premier un marché aux esclaves et pour le second leur lieu d'habitation ; et *Yafarenğ bota*, le « lieu des Francs » (des étrangers).

***Gendaball*, où séjournaient les soldats d'un *rās* (chef militaire)**



Photo : Marie-Laure Derat

Yafarenġ bota, « le lieu des Francs » (des étrangers)

Photo : Marie-Laure Derat

- 16 Cette manière de décrire et donc de concevoir l'espace environnant Meshāla Māryām repose sur la mémoire de l'établissement en ces lieux d'un camp royal, les espaces du camp finissant par donner naissance à des toponymes. Les vestiges au sol, en particulier les cercles de pierres, sont autant de points d'ancrage de la mémoire au sujet du camp : les voir, les désigner activent la mémoire des lieux.

Un nom, une histoire

- 17 D'autres lieux, des points géographiquement remarquables sont dotés d'un toponyme dont l'évocation appelle une histoire. Il s'agit des éminences nommées Rās Gabri'ēl, Rās Katamā, Rās Arāyā et Rās Delay qui entourent, à distance, l'église de Meshāla Māryām. À Rās Gabri'ēl, situé au sud de Meshāla Māryām, à proximité d'une autre église de la région – Wayn Māryām –, les informateurs évoquent un personnage portant le titre de *rās* (chef militaire) et se nommant Gabri'ēl. Originaire de la région du Tigrē, au nord de l'Éthiopie actuelle, ce haut dignitaire aurait épousé la fille du roi Ba'eda Māryām, nommée Tasfa Şeyon. Quant au Rās Delay, il aurait été un dignitaire venant de la région de Dabra Bizān, dans l'actuelle Érythrée, et aurait épousé l'une des petites-filles du roi Ba'eda Māryām, appelée Dinār Warq, fille d'A'erkanana. Les choses se compliquent lorsque l'on s'intéresse au cas de Rās Katamā. Il s'agit ici d'un relief situé à l'ouest de Meshāla Māryām, sur la rive occidentale de la Şāy. Le Rās Katamā domine l'espace nommé Gendaball, mentionné plus haut. Le nom de ce dignitaire ne figure pas dans les généalogies données oralement. Mais nous avons aussi eu accès à des cahiers manuscrits dans lesquels des généalogies sont conservées. Dans l'un de ces textes, Rās Katamā figure dans la branche d'A'erkanana. Il est présenté comme le mari de sa fille, Dinār Warq, et comme le père de Takla Nabyāt. Du coup, il se substitue au Rās Delay.

Rās Katamā

Photo : Marie-Laure Derat

- 18 Le dernier site, appelé Rās Arayā, tout à fait au nord de l'église de Meshāla Māryām, au-delà de la rivière Şāy, combine une histoire liée au nom d'un *rās* et une mémoire activée par la présence de vestiges. Rās Arayā est également appelé Arayā Gur, Gur désignant un amas de

pierres. Cet amas est en fait un tumulus, comme il y en a des dizaines sur le plateau sur les deux rives de la Šāy¹⁷. Le tumulus d'Arayā a été en partie démonté pour construire les maisons du village installé à proximité.

Rās Arāyā



Photo : Marie-Laure Derat

- 19 Concernant le Rās Arayā, les informateurs n'ont pas d'éléments pour le rattacher à la généalogie du roi Ba'eda Māryām mais ils précisent que la fonction de ce *rās* était de faire la police dans le camp royal. Il est remarquable de noter que seul le tumulus d'Arayā a intégré la géographie légendaire du camp royal alors que de nombreux autres tumuli auraient pu servir de points de fixation de la mémoire. Cela démontre pour le moins que la lecture de l'espace autour de Meshāla Māryām en lien avec le camp royal ne fait pas feu de tout bois mais distingue les sites, les vestiges, les lieux. D'ailleurs les tumuli sont le plus souvent intégrés à un autre discours, faisant référence au *jihad* de Grāñ : ces amas de pierres sont présentés soit comme les restes de mosquées, soit comme des cairns nés du décompte des pertes subies par les armées musulmanes¹⁸. Ce qui montre qu'il n'y a pas une lecture unique de l'espace dans la région de Meshāla Māryām, seulement fondée sur la présence d'un camp royal, mais bien différents niveaux qui font appel à des moments différents de l'histoire locale.
- 20 Pour revenir aux *rās*, sites et personnages, tout se passe donc comme si de grands dignitaires du royaume avaient épousé des filles du roi Ba'eda Māryām ou ses petites-filles, ce que confirment des généalogies recueillies auprès des informateurs, qu'elles soient orales ou écrites. Et si l'on en croit la toponymie actuelle, ces grands chefs militaires auraient installé leur camp dans les environs de celui du roi. Ce qui expliquerait qu'ils aient laissé leurs noms aux sites en question. Toutefois, nous devons rester prudente quant à ces identifications. Tout d'abord parce qu'il n'est pas rare, en Éthiopie, que des montagnes soient appelées *rās*, au sens de sommet, comme le *rās* Dašen, point culminant de l'Éthiopie à 4 550 mètres d'altitude. Ensuite parce que l'une des éminences portant le nom de *rās* est associée à un terme qui pourrait ne pas être un nom propre. *Katamā*, en amharique, signifie camp militaire ce à quoi le toponyme Rās Katamā renvoie peut-être. Ce qui soulève par conséquent la question des reconstructions d'une étymologie autour de la toponymie.
- 21 Ce tour d'horizon du plateau environnant Meshāla Māryām et des traditions locales associées au paysage semble livrer un système, celui du camp royal, et plus précisément du camp royal de Ba'eda Māryām, puisque certains reliefs portent le nom de dignitaires qui ont épousé les filles de ce roi. Bien que ce système paraisse verrouillé, et par conséquent indéfaisable, certaines failles permettent de comprendre comment il s'est construit et quels sont les éléments qui ont été pris en compte pour le former. L'espace autour de Meshāla Māryām n'est pas le porteur d'un seul événement, mais d'une histoire qu'il faut retracer.

Des statuts fonciers à la toponymie

- 22 Au sein des informations orales recueillies au sujet du territoire entourant Meshāla Māryām se mêlent en réalité plusieurs types de données. La toponymie n'est pas le seul niveau d'information, elle est même la moins représentée. Si l'on opère un décompte, avec Meshāla Māryām, Rās Katamā, Rās Delāy, Rās Arayā et Rās Gabri'ēl, ce ne sont en fait que cinq lieux qui sont nommés par un toponyme. Le reste relève d'autres registres : les lieux sont identifiés soit par les fonctions que la tradition leur attribue (c'est le cas par exemple des cercles de pierres considérés comme les cuisines ou les écuries royales), soit par leur statut foncier, à l'exemple de la différenciation entre *bēta mangeśt* et *bēta rest*. Toutefois on ne peut pas nier que ces manières de dire l'espace, et par conséquent de construire un territoire cohérent, relèvent d'un même processus de « toponymisation », un nom devenant un toponyme dont on peut éventuellement retrouver l'étymologie, mais pas toujours.
- 23 Examinons à présent quels sont les lieux nommés d'après leur statut foncier. *Genda ball* est l'un d'eux, il est relativement bien connu pour la région du Šawā, grâce aux travaux de Berhanou Abebe sur la propriété foncière dans cette région depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'en 1931¹⁹. Les terres *genda ball* sont des terres dont les redevances sont destinées aux transports militaires. Les usufruitiers de ces terres devaient donc fournir soit des animaux de bât, soit leur propre force pour transporter le camp militaire lors des campagnes. L'accomplissement de cette tâche exempte le titulaire de *genda ball* des autres impôts. C'est donc un statut relativement privilégié, en temps de paix. On ne sait pas à quand remonte ce statut foncier. Selon certains historiens, il est lié à la reconquête chrétienne du XVII^e siècle et serait le fait de Nagāsē Krestos²⁰. Mais on ne dispose d'aucun élément formel pour le démontrer. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui dans cette région du Manz, alors que le système foncier qui prévalait au XIX^e et au début du XX^e siècle a été aboli par le gouvernement révolutionnaire et marxiste (le *derg*, c'est-à-dire le comité en français) qui s'est imposé à la tête de l'Éthiopie en 1974, celui-ci continue d'imprégner l'espace. Les anciens statuts perdurent dans la mémoire des habitants, sans nul doute parce que, en dépit des nouvelles répartitions de terre, les familles détentrices de ces statuts privilégiés tentent toujours de faire valoir leurs droits.
- 24 C'est peut-être pour les mêmes raisons que, à proximité de l'église de Meshāla Māryām, deux zones sont présentées comme étant *qañ* et *gra dabtarā*. Ces termes font référence aux chœurs desservant l'église, mais aussi aux terres dont ils disposaient et qu'ils pouvaient exploiter directement ou indirectement. Généralement, ces terres étaient appelées des *dabtarā marēt* (« terre de *dabtarā* »)²¹. Vraisemblablement *qañ* et *gra* ne renvoient pas à tout le chœur mais simplement aux deux chefs de chœur de droite et de gauche qui devaient être chargés de répartir les bénéfices²². Cet ancien système n'ayant plus cours puisque les terres d'église ont été reversées dans le domaine public après 1974, on a continué de désigner ces espaces par leur ancien statut, tout comme pour la zone nommée *genda ball*.
- 25 C'est sans doute aussi ce qui explique la différence opérée entre *bēta mangeśt* et *bēta rest*. Là encore, nous sommes confrontée à l'ancien statut foncier, qui distinguait un domaine royal : sur ce domaine, l'usage de certaines terres était attribué à des personnes exerçant des fonctions particulières – on retrouve les *qañ* et *gra dabtarā* – ou bien ces terres fournissaient les denrées nécessaires à l'entretien du camp royal. Le cas du site désigné comme les cuisines royales (*mā'ed bēt*) prend ici tout son sens. En effet, *mā'ed bēt* est un statut foncier, un « domaine rural dont les revenus sont spécialement affectés à la bouche du roi²³ ».
- 26 Cet exemple permet de mieux saisir comment la tradition orale a fonctionné et à quel point elle a permis de conserver des souvenirs de l'installation d'un camp royal dans la région. Il fait peu de doute que le souvenir d'un statut foncier ancien, tel que celui de *mā'ed bēt*, soit lié à un camp royal, étant donnée sa fonction, et que les habitants de la région aient pu conserver cette appellation, parce qu'elle avait son utilité pour les questions de succession et de droit sur la terre. Puisque, en plus, sur la zone du *mā'ed bēt* se trouvent des vestiges d'une structure importante, alors dans la tradition orale ces vestiges sont devenus les cuisines royales proprement dites, et non plus seulement les terres dont le bénéfice était réservé à la table du roi.

- 27 Sur le domaine héréditaire, le *bēta rest*, l'enquête n'a pas été menée. Mais les généalogies recueillies, accompagnées de leurs brefs récits, nous révèlent que l'une des filles du roi Ba'eda Māryām, nommée Ayer kenānā, fonda l'église de Wayn Māryām et qu'à la mort de son père, elle reçut le domaine sur lequel se trouvait cette église en *rest*, tandis que l'une de ses nièces, Batmoč, recevait l'église de Meshāla Māryām et ses terres en héritage. Il est bien difficile de savoir quelle est l'authenticité de ce partage des terres du plateau entre les filles et petites-filles du roi Ba'eda Māryām. Toutefois, cette répartition eut sans doute un sens à un moment donné, pour revendiquer des droits sur ces terres, en fonction de l'appartenance à l'une ou l'autre des branches généalogiques.
- 28 La distinction entre les toponymes et les statuts fonciers qui ont imprimé leurs noms à des espaces, de même qu'entre les étymologies et les interprétations récentes de toponymes anciens, est donc indispensable. À mon sens, *bēta rest*, *bēta mangešt*, *mā'ed bēt* sont les vestiges d'une occupation royale ancienne. Pour autant, rien ne nous dit que tous ces toponymes sont contemporains et qu'ils sont les témoignages de l'existence d'un seul grand camp. Ces enquêtes onomastiques ont mis en évidence le fait que la dénomination des espaces autour de Meshāla Māryām conserve des traces de l'installation d'un camp royal dans la région. Mais ces traces ont fait l'objet de réinterprétations, soit étymologiques, soit fonctionnelles. Pour autant, le camp royal en question était-il celui du roi Ba'eda Māryām, ou bien s'agit-il d'un autre ou de plusieurs autres camps ?
- 29 Les enquêtes sur les généalogies des habitants de la région apportent des éléments de réponse. Elles permettent non seulement d'identifier la position généalogique des dignitaires dont le nom a marqué l'espace (comme les *rās*) mais aussi de mesurer l'importance de la généalogie pour l'héritage de la terre et par conséquent de mieux saisir le fonctionnement de la mémoire concernant le territoire autour de Meshāla Māryām.

Généalogies et espace : le XVII^e siècle comme pivot de la mémoire locale

- 30 Nombreux sont les informateurs qui déroulent une généalogie débutant par le roi Ba'eda Māryām et ses enfants, et remontant jusqu'à l'informateur lui-même, qui se situe ainsi comme un descendant de la famille royale du XV^e siècle. Des généalogies auprès de quatre de nos informateurs ont été recueillies : Merša Gulēlē, *qēs* Debaba, Bagašaw Walda Hannā et Baykadañ Gabra Heywat. La plupart du temps, ceux-ci étaient capables de nous donner à la fois leur ascendance maternelle et paternelle. Une telle capacité ne doit pas surprendre. Elle est liée au droit de succession, et en particulier à l'héritage de la terre. En effet, la succession étant bilatérale, toute personne peut revendiquer son droit sur une terre à condition qu'elle soit capable de le prouver par des liens familiaux, la propriété lignagère étant inaliénable (c'est le système de *rest*). Les généalogies constituent donc un support incontournable pour défendre son bon droit. Si bien qu'il n'est pas rare qu'une personne exhibe de l'une de ses poches un petit cahier, souvent très usagé, dans lequel est consignée sa généalogie. Il peut donc se fonder à la fois sur sa mémoire et sur la généalogie transcrite. Nous avons ainsi pu photographier trois de ces cahiers gracieusement confiés par Bagašaw Walda Hannā et par Merša Gulēlē, qui donnent à lire certaines des généalogies qui nous ont été récitées oralement.
- 31 Autour de ces généalogies et des développements discursifs qu'elles appellent, c'est toute l'histoire locale qui est ramassée depuis la présence de Ba'eda Māryām au Manz, celle de dignitaires régionaux mariés à ses filles et dont les noms sont désormais inscrits dans la toponymie autour de Meshāla Māryām, en passant par les principaux acteurs de la renaissance du Manz après les invasions de Grāñ et l'installation des Oromo – Gērā et Nagāsē Krestos –, jusqu'aux élites du XIX^e siècle qui firent du royaume du Šawā un marchepied pour conquérir le royaume d'Éthiopie, de Sahla Šellāsē à Ménelik. Et toutes ces généalogies aboutissent par voie matrilinéaire ou par voie patrilinéaire à nos informateurs qui se situent ainsi dans l'ascendance d'ancêtres prestigieux.
- 32 Il faut noter à la fois la grande précision de ces généalogies puisque nos informateurs citent l'ensemble des enfants d'un couple et leur descendance, et leur aspect élastique. Par exemple, dans la généalogie récitée par Merša Gulēlē, on trouve quinze générations entre Ba'eda

Māryām et un personnage assassiné par le *derg* entre 1974 et 1991, et sur une autre branche de la même généalogie, seulement dix générations jusqu'au XXI^e siècle. Dans un cas comme dans l'autre, des strates manquent. Selon toute probabilité, les ruptures historiques telles que celle du XVI^e siècle ont laissé des vides dans la mémoire généalogique. Mais nous devons admettre qu'il est pour l'heure impossible de déterminer où figurent les raccourcis dans le temps, quelles sont les strates qui ont été oubliées. En cela, la très grande cohérence des différentes généalogies concernant notamment l'ascendance directe du roi Ba'eda Māryām jusqu'à Gērā fournit un obstacle de taille.

33 Chaque site important de la région est intégré à ces généalogies par le biais des héritages. Ce sont les filles du roi Ba'eda Māryām qui sont les principales héritières et qui transmettent la terre ensuite à leurs descendants, parmi lesquels figure Gērā. Si bien que les généalogies recueillies mettent en évidence deux moments dans l'histoire du Manz : l'installation du roi Ba'eda Māryām à Meshāla Māryām ; la reconquête chrétienne engagée à partir du XVII^e siècle et incarnée par Gērā. Ces deux moments figurent en point d'orgue de toutes les traditions recueillies et jouent un rôle dans la conception de l'espace de la région, telle qu'elle apparaît dans la géographie légendaire du camp royal.

34 Il est fort probable que les niveaux généalogiques les plus anciens soient construits afin de faire valoir les droits des descendants de Gērā sur les terres de Meshāla Māryām, en soulignant son lien familial avec le roi du XV^e siècle. Cette hypothèse se fonde notamment sur le croisement des traditions orales avec la documentation écrite. À plusieurs reprises, une poésie rimée remémorant la fondation de l'église royale de Meshāla Māryām nous a été récitée.

<p>ንጉሥ፡በእደ፡ማርያም፡ ምድር፡ምስሀለ፡ማርያም፡ ታቦት፡ልደተ፡ማርያም፡ አቡነ፡ክርስቶስ፡ዶሎ፡ ቄሳ፡ገበዝ፡ሀብተ፡ማርያም፡ ዐቀቢት፡ዋለተ፡ማርያም፡</p>	<p><i>Le roi (est) Ba'eda Māryām</i> <i>Le pays (est) Meshāla Māryām</i> <i>Le tābot (est) Ledata Māryām</i> <i>L'abuna (est) Krestodolu</i> <i>L'administrateur Habta Māryām</i> <i>Sa gardienne Wāllatta Māryām</i>²⁴</p>
--	---

35 Nous ne reviendrons pas sur tous les termes de cette poésie, mais les cas de l'*abuna* Krestodolu, qui désigne soit le métropolite d'Éthiopie, soit le patriarche d'Alexandrie, et de l'administrateur (*qēs gabaz*) Habta Māryām nous retiendront plus particulièrement. D'après le poème, l'*abuna* contemporain de la fondation aurait été un certain Krestodolu. Cette information soulève un problème dans la mesure où, au cours du règne de Ba'eda Māryām, il n'y avait pas de métropolite de ce nom, ni même de métropolite du tout. Quant au patriarche d'Alexandrie, que l'on pourrait aussi reconnaître dans cet « *abuna* Krestodolu », il portait le nom de Yohannes²⁵. Par conséquent, le métropolite évoqué dans cette poésie n'était pas un contemporain du roi Ba'eda Māryām. Seuls trois *abuna* Krestodolu sont connus dans les listes de métropolitains, le premier exerça sa charge à la fin du XVI^e siècle, le second entre 1665 et 1672 sous le règne de Fāsiladas, et le troisième entre 1720 et 1742 sous celui de Bākāffā²⁶.

36 D'autre part, un évangile aujourd'hui conservé dans une collection privée conserve des actes inscrits sur les folios vierges du manuscrit. Selon toute vraisemblance, il s'agit de l'évangile donné à Meshāla Māryām lors de sa fondation par le roi. Parmi les documents qui ont été inscrits, on trouve un acte précisant que le roi nomma à la tête de son église un administrateur (*qaysa gabaz*) appelé 'Edā Warq²⁷ et non pas Habta Māryām. 'Edā Warq occupa sa charge sur une période relativement longue puisqu'il est confirmé par le roi Eskender entre la fin du XV^e siècle et le début du XVI^e siècle. Cet anachronisme entre la tradition orale et la documentation écrite peut être un indice pour déterminer la période à laquelle cette poésie fut composée et diffusée.

37 À l'époque de la fondation de l'église, il n'était probablement pas nécessaire d'avoir recours à ce type de poème cristallisant la mémoire, d'autant qu'une documentation écrite existait, comme l'atteste l'évangélaire de Meshāla Māryām. En revanche, après la destruction de l'église, aux alentours de 1531, par les armées de Grāñ, et surtout lors de sa reconstruction,

il était sans doute nécessaire de réinscrire Meshāla Māryām dans l'héritage des rois chrétiens antérieurs aux destructions de Grāñ. Mais la composition du poème qui participait de cette remémoration fut forcément influencée par le contexte de l'époque : Habta Māryām est probablement l'un des ecclésiastiques qui fut nommé à la tête de l'église reconstruite, tout comme Krestodolu était le métropolite d'Éthiopie au moment de la reconstruction. C'est donc à la fin du XVII^e ou au XVIII^e siècle que l'église de Meshāla Māryām aurait été reconstruite, ce qui paraît tout à fait plausible étant donné le contexte de reconquête chrétienne à cette période. Et c'est cette reconstruction qui est sans doute à l'origine d'une recherche du passé chrétien de la région, avec réaffirmation de la fondation de l'église par le roi Ba'eda Māryām et, pourquoi pas aussi, réaffirmation des droits de ses héritiers sur la terre.

38 La fin du XVII^e siècle est donc une période clé dans la construction de la mémoire locale en lien avec la reconquête chrétienne de cette région du Manz par Gērā et la reconstruction de l'église de Meshāla Māryām qui accompagne cette reconquête. Les généalogies servent alors de support de mémoire, en lien avec l'espace.

39 Au final, que reste-t-il de la géographie du camp de Ba'eda Māryām ? La dénomination des espaces autour de Meshāla Māryām semble bien conserver des traces de l'installation d'un camp royal dans la région : le *bēta mangešt*, les cuisines royales (*mā'ed bēt*), le camp militaire (*rās katamā*) sont, nous semble-t-il, autant de témoignages d'une implantation royale en ces lieux. Mais les traces laissées par celle-ci ont fait l'objet de réinterprétations, soit étymologiques, soit fonctionnelles. Pour autant, rien ne nous dit que tous ces toponymes sont contemporains et qu'ils sont les témoignages de l'existence d'un seul grand camp. La mémoire locale a ramassé en un seul épisode, celui de l'installation du camp de Ba'eda Māryām, plusieurs événements. On voit bien, en effet, le rôle essentiel de Gērā et de la période de reconquête chrétienne à la fin du XVII^e siècle dans la construction de cette mémoire. Peut-être est-ce à cette période qu'il faut situer d'autres occupations importantes de l'espace de Meshāla Māryām, par des camps de militaires notamment. La fin du XVII^e siècle est aussi le moment où il est nécessaire de rappeler le passé glorieux de la région, en lien avec le pouvoir royal et chrétien, d'où le rattachement de toutes les branches généalogiques à un ancêtre commun, le roi Ba'eda Māryām, par le biais de ses filles, héritières de la terre. C'est aussi le moment où il faut pouvoir revendiquer ses droits sur la terre, ce qui oblige à forger des généalogies.

Bibliographie

- ANFRAY, F., 1965, « Chroniques archéologiques », *Annales d'Éthiopie*, 6, p. 25-26.
- ANFRAY, F., 1978, « Enselalé, avec d'autres sites du Choa, de l'Arssi, et un îlot du lac Tana », *Annales d'Éthiopie*, 11, p. 153-169, et pl. n.p.
- ANFRAY, F., 1983, « Tumulus, pierres levées et autres vestiges dans le Menz en Éthiopie », S. SEGERT, A.J.E. BODROGLIGETI (dir.), *Ethiopian Studies Dedicated to Wolf Leslau on the Occasion of His Seventy-Fifth Birthday November 14th, 1981 by Friends and Colleagues*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, p. 507-520.
- BASSET, R., 1897, *Histoire de la conquête de l'Abyssinie (XVI^e siècle) par Chihab ed-din Ahmed 'Abd el-Qader surnommé Arab Faqih*, Paris, E. Leroux.
- BERHANOU ABEBE, 1971, *Évolution de la propriété foncière au Choa (Éthiopie), du règne de Ménélik à la Constitution de 1931*, Paris, Paul Geuthner.
- BOSC-TIESSE, C., 2000, « L'histoire et l'art des églises du lac Tana », *Annales d'Éthiopie*, 16, p. 207-270.
- BOSC-TIESSE, C., 2008, *Les îles de la mémoire. Fabrique des images et écriture de l'histoire dans les églises du lac Tānā, Éthiopie, XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne.
- BOSC-TIESSE, C., 2010, « La tête qui fume de l'église de Nārgā », *Afriques* [en ligne], dossier 1, consulté le 31 mai 2010. URL : <http://afriques.revues.org/414>
- CECCHI, A., 1886-1887, *Da Zeila alle frontiere del Caffa*, Rome, E. Loescher.
- CHAINED, M., 1925, *La chronologie des temps chrétiens de l'Égypte et de l'Éthiopie*, Paris, Paul Geuthner.
- CHERNETSOV, S., 2007, « Krastodolu III », in S. UHLIG (dir.), *Encyclopaedia Aethiopica*, Wiesbaden, Harrassowitz, vol. 3, p. 442-443.

- CRUMMEY, D., 2000, *Land and Society in the Christian Kingdom of Ethiopia from the Thirteenth to the Twentieth Century*, Oxford, James Currey.
- DEGE, S., 2007, « Nägaśi Krastos », in S. UHLIG (dir.), *Encyclopaedia Aethiopia*, Wiesbaden, Harrassowitz, vol. 3, p. 1110-1111.
- DERAT, M.-L., 2003, *Le domaine des rois éthiopiens (1270-1527). Espace, pouvoir et monachisme*, Paris, Publications de la Sorbonne.
- DERESSE AYENACHEW, 2009, *Le kätäma : la cour et le camp royal en Éthiopie (XIV^e-XVI^e siècle). Espace et pouvoir*, thèse de doctorat d'histoire, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
- DONZEL, E. van, 2007, « Krästodolu I », « Krästodolu II », in S. UHLIG (dir.), *Encyclopaedia Aethiopia*, Wiesbaden, Harrassowitz, vol. 3, p. 441-442.
- FAUVELLE-AYMAR, F.-X., DERESSE AYENACHEW, HIRSCH, B., BERNARD, R., 2007-2008, « Les monuments mégalithiques du Mänz (Nord-Shoa) : un inventaire provisoire », *Annales d'Éthiopie*, 23, p. 329-398.
- EGE, S. 1996, *Class, State and Power in Africa. A Case Study of the Kingdom of Shäwa (Ethiopia) about 1840*, Wiesbaden, Harrassowitz [Aethiopistische Forschungen, 46].
- EMML -MACOMBER, W.F., 1975, *Catalogue of Ethiopian Manuscripts Microfilmed for the Ethiopian Manuscript Library, Addis Ababa, and for the Monastic Manuscript Microfilm Library, Collegeville*, Collegeville, Minnesota, vol. 1.
- GUEBRE SELASSIE, 1930-1931, *Chronique du règne de Ménélik II, roi des rois d'Éthiopie*, Paris, Maisonneuve frères.
- GUIDI, I., 1903-1905, *Annales regum Iohannis I, Iyasu I, Bakaffa*, Paris [CSCO vol. 22-24, Script. Aeth. t. 5-8].
- HIRSCH, B. & POISSONNIER, B., 2000, « Recherches historiques et archéologiques à Meshälä Maryam (Mänz, Éthiopie) : résultats préliminaires », *Annales d'Éthiopie*, 16, p. 59-88.
- HIRSCH, B. & FAUVELLE-AYMAR, F.-X., 2002, « L'Éthiopie médiévale. État des lieux et nouveaux éclairages », *Cahiers d'études africaines*, 166, n°42 (2), p. 315-335.
- KROPP, M., 1988, « The Ser'atä Gebr : a mirror view of the daily life at the Ethiopian Royal Court in the Middle Ages », *Northeast African Studies*, 10 (2-3), p. 52-53, 64-65.
- KUR, S., 1972, *Actes de Marha Krestos*, Louvain [CSCO vol. 330-331, Script. Aeth. t. 62-63].
- MACOMBER, W.F., 1976, *Catalogue of Ethiopian Manuscripts Microfilmed for the Ethiopian Manuscript Library, Addis Ababa, and for the Monastic Manuscript Microfilm Library, Collegeville*, Collegeville, Minnesota, vol. 2.
- PANKHURST, R., 1977, « The History of Bareya, Sanqella and other Ethiopian slaves from the borderlands of the Sudan », *Sudan Notes and Records*, 58, p. 1-43.
- PERRUCHON, J., 1893, *Les chroniques de Zar'a Ya'eqob et de Ba'eda Märyām*, Paris, É. Bouillon.
- STITZ, V., 1974, *Studien zur Kulturgeographie Zentraläthiopiens*, Bonn [Bonner Geographische Abhandlungen, 51].
- WION, A., 2003, « Aux confins le feu, au centre le paradis ». *Qoma Fasilädäs, un monastère royal dans l'Éthiopie du 17^e siècle*, thèse de doctorat d'histoire, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Notes

1 M. KROPP, 1988 ; DERESSE AYENACHEW, 2009.

2 Le sens de l'expression Meshälä Märyām n'est pas très clair, d'autant que l'orthographe adoptée dans les textes du XV^e siècle n'est jamais la même. Si l'on accepte l'orthographe que nous avons choisie de conserver dans cet article, Meshälä, on peut alors traduire le nom de cette église royale comme étant la « Nappe de Marie », mes'al étant la nappe qui couvre l'autel ou celle qui couvre les corps. Toutefois, une autre signification pourrait être acceptée, en adoptant une autre orthographe : Maśhāla Märyām, qui voudrait dire « Baldaquin de Marie ». Mais cette orthographe est plus rare que la première.

3 Les travaux menés à Meshälä Märyām ont fait l'objet de deux publications préliminaires : B. HIRSCH & B. POISSONNIER, 2000, p. 59-87 ; B. HIRSCH & F.-X. FAUVELLE-AYMAR, 2002, p. 315-335. Une monographie intitulée *Gabriel, une église médiévale d'Éthiopie. Interprétations historiques et archéologiques de sites chrétiens autour de Meshälä Märyām (XV^e-XVII^e siècle)*, M.-L. DERAT & A.-M. JOUQUAND (dir.), est à paraître prochainement.

- 4 Ces vestiges avaient été signalés par Francis Anfray lors de prospections menées dans les années 1980, voir F. ANFRAY, 1983.
- 5 La région du Manz fut touchée par cette guerre en 1531 et fut régulièrement parcourue par l'armée musulmane à partir de cette date (R. BASSET, 1897, p. 291-306, 340, 351, 402). Dans certaines versions de l'*Homélie en l'honneur de l'archange Raguel*, il est fait mention explicitement de la destruction de l'église de Meshāla Māryām par les troupes de Grāñ, cf. C. BOSC-TIESSE, 2010, 17; EMMML 41, fol. 65r-66v; EMMML 60, fol. 53v-55r; EMMML 428, fol. 53v-55r.
- 6 Voir notamment V. STITZ, 1974, p. 79-82, 98-102.
- 7 Au sujet de Nagāsē Krestos, voir S. EGE, 1996, p. 21-23; S. DEGE, 2007.
- 8 Les informations orales liées au paysage et à la toponymie ont été recueillies de plusieurs manières. D'une part, nous avons multiplié les enquêtes auprès de différents informateurs pour confronter leurs informations. À chaque fois, le parcours partait des vestiges autour de l'église de Meshāla Māryām et s'élargissait en cercles concentriques. Par ailleurs, dans la mesure où le point de départ de ces enquêtes était l'histoire locale, chacun des informateurs était interrogé au sujet de cette histoire, ce qui amenait le plus souvent celui-ci à livrer des généalogies dans lesquelles des pans d'histoire étaient mémorisés. Enfin, certains des informateurs ont aussi présenté de petits cahiers dans lesquels ces généalogies et certains événements de l'histoire locale étaient consignés. Ils feront l'objet d'une publication ultérieure dans la revue *Afriques*. Six personnes ont été régulièrement interrogées entre 1999 et 2001 : deux sont des membres du clergé de Meshāla Māryām – *qēs* Debābā, ancien *marigētā* (chef de chœur) de l'église de Rufa'el, et Šarwa Malaka, *mezemer* (chantre) de cette même église – trois autres sont des fermiers vivant aux alentours de Meshāla Māryām : Bagāšaw Walda Hannā qui nous a présenté deux manuscrits récents sur lesquels étaient retranscrits l'histoire locale ; Meršā Gulēlē qui témoignait d'une exceptionnelle compétence en matière de généalogies locales ; Amesē Sefrāyeču, qui se présentait comme l'un des descendants des *dabbara* de l'église de Rufa'el, mais dont les connaissances étaient aussi teintées d'une culture livresque venant parfois interférer avec les traditions locales ; et Meqereč Warqē, qui se présentait comme le descendant de la lignée de Nagāsē Krestos et Elāye (son grand-père). Un dernier personnage nous fut présenté par tous comme l'un des meilleurs connaisseurs de l'histoire locale : il s'agit de Baykadañ Gabra Haywat, vivant dans le village des artisans, dont le père était forgeron, l'arrière-grand-père *azmari* (« ménestrel ») et dont la famille possédait une histoire écrite du Manz jusqu'à ce que le manuscrit soit brûlé au temps du *derg*.
- 9 Ces deux moments de destruction, dans les traditions entourant les églises, sont très classiques.
- 10 Pour une bibliographie complète sur le sujet, se reporter à M.-L. DERAT, 2003, p. 226-232. Au sujet de Rēmā et de sa fondation par le roi Yeshaq, voir C. BOSC-TIESSE, 2000, p. 233 ; C. BOSC-TIESSE, 2008, p. 47, n. 53.
- 11 F. ANFRAY, 1978, p. 164.
- 12 B. HIRSCH & B. POISSONNIER, 2000, p. 69.
- 13 J. PERRUCHON, 1893, p. 125, 137, 142, 173-175.
- 14 Par exemple M. KROPP, 1988, p. 83
- 15 GUEBRE SELASSIE, 1930, p. 216, n. 9.
- 16 Au sujet des noms donnés aux esclaves éthiopiens, voir R. PANKHURST, 1977.
- 17 Voir F.-X. FAUVELLE-AYMAR, DERESSE AYENACHEW, B. HIRSCH, R. BERNARD, 2007-2008.
- 18 F.-X. FAUVELLE-AYMAR, DERESSE AYENACHEW, B. HIRSCH, R. BERNARD, 2007-2008, p. 334-335.
- 19 BERHANOU ABEBE, 1971, p. 153-182.
- 20 BERHANOU ABEBE, 1971, p. 154.
- 21 BERHANOU ABEBE, 1971, p. 66. Au sujet des attributions de terres pour l'entretien du clergé desservant les églises royales, voir notamment C. BOSC-TIESSE, 2008, p. 249-281 ; A. WION, 2003, p. 123-124, 136-137 ; D. CRUMMEY, 2000, p. 39.
- 22 BERHANOU ABEBE, 1971, p. 75.
- 23 BERHANOU ABEBE, 1971, p. 12.
- 24 B. HIRSCH & B. POISSONNIER, 2000, p. 68.
- 25 S. KUR, 1972, p. 79 (trad.).
- 26 M. CHAINE, 1925, p. 269-270 ; E. VAN DONZEL, 2007, p. 441-442 ; S. CHERNETSOV, 2007, p. 442-443.
- 27 Collection Schøyen, ms 2850, fol. 2v.

Pour citer cet article

Référence électronique

Marie-Laure Derat, « La géographie légendaire d'un « camp royal » éthiopien du XV^e siècle. Histoire d'une construction mémorielle », *Afriques* [En ligne], 02 | 2010, mis en ligne le 02 février 2011.
URL : <http://afriques.revues.org/764>

À propos de l'auteur

Marie-Laure Derat

Chargée de recherche CNRS, Centre français des études éthiopiennes (CFEE)

Droits d'auteur

© Tous droits réservés

Résumé / Abstract

Dire l'espace dans la région de Meshāla Māryām (Manz, Éthiopie), c'est décrire, à partir de vestiges au sol et de points remarquables du paysage, un camp royal qui se serait implanté dans la région au milieu du XV^e siècle. Cette géographie légendaire est une concrétion de la mémoire à partir de différentes strates historiques. Le propos de cet article est de comprendre comment espace et mémoire se sont articulés pour fabriquer ce camp royal légendaire, en se fondant notamment sur l'analyse des généalogies recueillies sur place. Celles-ci témoignent de deux moments forts dans l'histoire du Manz : l'installation d'un roi chrétien dans la région, fondateur de l'église de Meshāla Māryām, au milieu du XV^e siècle, et la reconquête de la région à la fin du XVII^e siècle par un certain Gērā après le *jihad* mené par l'imam d'un sultanat voisin, suivi des migrations de populations qui s'en sont suivies et qui ont transformé le paysage religieux et politique de la région pendant un peu plus d'un siècle.

Mots clés : Ethiopia, espace, space, mémoire, camp royal, Manz, Šawā, memory, royal camp

The legendary geography of a 15th century Ethiopian “royal camp”: The history of the construction of a memory

Describing space in Meshāla Māryām (Manz, Ethiopia) entails relating remains on the ground and features of the landscape to an old royal camp, which was said to have been set up there in the mid-15th century. This legendary geography has settled out of several historical layers of memory. An analysis of genealogies collected in the field helps us understand how space and memory were brought together to create this legendary royal camp. These genealogies present two important periods in local history: first of all, the settlement of a Christian king in the area, who founded the Meshāla Māryām church in the mid-15th century, and secondly the reconquest of the area in the late 17th century by Gērā after a neighboring sultanate's imam had waged a *jihad* with, as consequence, human migrations that reshaped the religious and political landscape for more than a century.

Index géographique : Éthiopie, Manz, Šawā